

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

Jacques Goldstyn et *Le petit tabarnak*

Andrée Poulin

Volume 37, numéro 3, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73151ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, A. (2015). Jacques Goldstyn et *Le petit tabarnak*. *Lurelu*, 37(3), 13–13.



(photo : Aude Vanlathem)



Jacques Goldstyn et *Le petit tabarnak*

Andrée Poulin

Depuis plus de trente ans, Jacques Goldstyn est une présence discrète mais appréciable sur la scène québécoise de la littérature jeunesse. Surtout connu comme bédéiste pour le magazine *Les Débrouillards* – ce qui lui a d’ailleurs valu un prix pour sa contribution à la vulgarisation scientifique au Canada –, Goldstyn est aussi illustrateur et auteur.

Enfant, il adorait les bandes dessinées, surtout celles de Sempé. En apprenant que le petit Jacques voulait devenir illustrateur, son directeur d’école l’avait prévenu : « Tu ne mettras pas de beurre sur ton pain. » Pour gagner sa croute, Jacques est donc devenu géologue pétrolier. Mais dans les chantiers de l’Abitibi et de l’Alberta, il crayonnait pour tromper l’ennui. Jusqu’au jour où un certain Félix Maltais lui a demandé des dessins... Un bédéiste était né.

« Ça fait plus de trente ans que j’illustre pour *Les Débrouillards*, mais ça me stimule encore. Tant que j’aurai des histoires à raconter en lien avec la science, tant que je saurai faire rire, je vais continuer », affirme-t-il.

Ses dessins humoristiques (« Van l’inventeur ») et ses caricatures, où il s’adonne à la critique sociale, sont très différents des albums qu’il illustre. « La BD, c’est de la caricature, l’art de raconter une histoire par petites saynètes, comme la tapisserie de Bayeux. Mais quand je travaille comme illustrateur, c’est plus léché », précise-t-il.

Jacques Goldstyn a publié l’an dernier *Le petit tabarnak*, qui a été finaliste au Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal et au prix Alvine-Bélisle de l’ASTED. L’album marque un tournant dans sa carrière d’artiste. L’œuvre se démarque en effet de ses parutions précédentes, tant par le thème que par le style. Dans ce livre qui aborde l’histoire religieuse du Québec, le petit Jules se demande ce qu’est un « tabarnak ». Est-ce un monstre préhistorique, le nom d’un massacre ou d’un dictateur? Lorsque Jules entre dans une église pour la première fois

de sa vie, il découvre la signification du mot « tabernacle ».

« Ça fait quarante-cinq ans que je voulais écrire ce livre. Les sacres me fascinent depuis que je suis enfant. Quand j’étais petit, j’étais très pratiquant, je voulais devenir curé. Je lisais la Bible devant toute la classe. À Verdun, ça sacrait pas mal, mais pas dans ma famille. Je trouvais ça vulgaire et horrible. Maintenant, je suis athée, mais je ne déteste pas la religion. Au contraire, j’aime entrer dans une église, sentir l’encens, admirer les vitraux, le petit isolement pour se confesser. J’ai l’impression d’être dans un club privé dont je connais les codes. Mais les enfants d’aujourd’hui ne les connaissent pas du tout. »

Bien que *Le petit tabarnak* soit rempli d’humour intelligent et irrévérencieux, certaines pages ont une indéniable portée dramatique, notamment celle montrant une vitrine de librairie garnie de bouquins sur les pires massacres de notre histoire.

« C’est la dernière image que j’ai dessinée et c’est ma préférée. Ce sont des noms et des mots qui représentent des malheurs horribles pour l’humanité : Auschwitz, l’apartheid, Hitler, Idi Amin Dada, Pol Pot. Ces mots devraient être des mots honnis, des mots qui font frémir, des mots qu’on devrait employer pour dénoncer, pour exprimer la colère et la peur. Ce sont ces mots-là qui devraient être des sacres, et non pas un petit vase qui contient des gaufres. »

Pour *Le petit tabarnak*, Goldstyn a travaillé à l’encre, à l’aquarelle et au crayon de bois. « Je n’aurais pas su faire ça à vingt ans. Je suis comme un vieux musicien qui connaît bien son art; je ne perds plus de temps à faire des gammes. Toutefois, j’angoisse quand je mets mes couleurs. Si je me trompe, il faut que je recommence de A à Z. Il n’y a pas un gramme de Photoshop dans ces dessins, et j’en suis très fier », précise l’artiste.

« Aujourd’hui, Stéphane Poulin est le seul autre illustrateur que je connais qui

n’utilise pas Photoshop. Tous les artistes de ma connaissance travaillent à l’ordinateur, avec des tablettes graphiques. L’ordinateur te permet de faire des raccourcis, de changer des choses, mais je trouve ça trop géométrique, trop mécanique. On perd beaucoup de spontanéité. Devant un tableau de Van Gogh, tu distingues les coups de pinceau et c’est ce que j’apprécie. »

Même si Jacques Goldstyn a eu carte blanche de son éditeur pour cet album, il savait que le sujet porterait à controverse. « À la Pastèque, ils ont été audacieux de publier cette histoire, tout en sachant que ce livre ne serait pas populaire dans les écoles. C’est un album qui a suscité toutes sortes de réactions. Pour bien des gens, les sacres, c’est des mots sales. Certains profs ont été conquis, d’autres pas du tout. Une dame a acheté ce livre pour son vieux père qui sacre tout le temps. Une grand-mère l’a offert à son petit-fils pour l’éduquer. Mais il a aussi des gens – et parfois des jeunes – qui m’ont jeté des regards comme si j’étais l’antéchrist », dit-il.

En somme, le directeur de l’école de Jacques Goldstyn s’était trompé, à l’époque. Le créateur du *Petit tabarnak* ne met pas beaucoup de beurre sur son pain mais il gagne bel et bien sa vie comme illustrateur-bédéiste.

lu

